

EXTRAIT DE *L'ANGLETERRE DES BEATLES*

©avec l'autorisation des éditions KIME, reproduction interdite sur tout support.

L'extension du phénomène Beatles

La *Beatlemania* de la fin de l'année 1963 aurait pu n'être qu'une courte embellie dans la variété pop anglaise, le temps de quelques disques particulièrement bien vendus. En réalité, il s'enclenche alors le processus quasi irréversible d'un succès profond et durable. Les Beatles deviennent à la fois une institution nationale, décorée par la Reine et appréciée par des politiciens en mal d'image, un produit commercial de grande rentabilité, surtout à l'exportation et aussi – ne l'oublions pas – des artistes qui dépassent le simple domaine de la variété pop pour explorer de nouvelles voies musicales. Une réussite aussi totale n'a pas de précédent dans l'histoire de la musique populaire, ce qui lui donne évidemment une part de mystère qui confine au mythe. Dans un genre musical assez proche, Elvis Presley a certes connu un énorme succès mondial, mais il ne fut jamais un novateur ; de plus, sa carrière artistique décline au début des années soixante. En revanche, les Beatles se bonifient avec l'âge et les millions de disques vendus : même les critiques musicaux les plus réticents finissent par succomber au charme des mélodies signées Lennon/McCartney¹. L'historien de l'époque contemporaine n'a pas à devenir un spécialiste de la musique populaire pour se convaincre de l'importance d'un tel phénomène à la fois culturel, social et économique, unique au XXème siècle.

*La campagne électorale de 1964 et la Beatlemania*²

Les Beatles et leur manager se sont généralement tenus hors du débat politique national, malgré les sollicitations nombreuses. Ils n'ont cependant pas pu empêcher quelques manipulations électoralistes liées à la Beatlemania.

La campagne électorale, qui voit en octobre la victoire des Travailleurs et de leur leader Harold Wilson, est marquée par le souci des hommes politiques d'utiliser l'image positive du groupe : jeunesse, talent, dynamisme, humour. Dans un article remarqué du journal satirique *Punch*, Basil Boothroyd parle début mars de la "bataille des Beatles"³. Un peu plus tard, le même journal⁴ lance une véritable "bombe" politique qui anéantit les (maigres) chances du parti libéral : Jo Grimond, leader de cette formation aurait tenu à son lieutenant Mark Bonham-Carter des propos peu amènes sur les Beatles, tout en apparaissant à l'un de ses meetings en compagnie du batteur Ringo Starr. Convaincu de l'erreur politique que constitue toute critique des Beatles, et ce, malgré l'indéniable courage que cela représente, Grimond dit à son collaborateur :

¹ La plupart des chansons du groupe sont signées par John Lennon et Paul McCartney, même lorsque celles-ci n'ont pas été écrites en étroite collaboration, ce qui est souvent le cas après 1967.

² On pourra se référer pour le début des années soixante à quelques anecdotes dans H.Hamilton, *The Silly Sixties*, Londres, 1964, ainsi que dans John Lawton, 1963, *op.cit.*, chapitre 1.

³ *Punch*, 4/3/1964.

⁴ *Punch*, 20/3/1964.

Je suis tout à fait opposé à ta proposition d'une ligne politique anti-Beatles et je ne veux pas la suivre. Je parle sur un plan politique. Personnellement, je suis d'accord avec ta description de ces quatre jeunes gens : quatre tignasses semi illettrées de Liverpool (...) mais toute initiative visant à les attaquer ouvertement serait un suicide politique.

Ce qui va s'avérer un suicide politique pour Grimond, c'est d'avoir laissé échapper (sûrement en présence de tiers) une attaque aussi féroce. Mais, de toute évidence, il traduit ici le sentiment de beaucoup d'hommes politiques, vexés en quelque sorte de voir leur popularité menacée par quatre jeunes prolétaires du Nord de l'Angleterre.

Comme on le note dans cette anecdote révélatrice, la campagne se fait en partie dans l'atmosphère de *Beatlemania* qui déferle sur l'Angleterre fin 1963 et début 1964. Les fans des Beatles n'ont peut-être pas encore l'âge – 21 ans – d'accomplir leur devoir civique, et donc de choisir entre les Libéraux, les Conservateurs ou les Travailleurs, mais cela n'empêche pas certains politiciens de considérer les Beatles comme un argument de propagande électorale. La presse s'en mêle largement et multiplie les titres qui associent le monde politique et les Beatles⁵ ; elle espère ainsi rendre plus attractive la campagne des législatives. A l'étranger aussi, les élections anglaises sont commentées à travers le prisme Beatles.

En février, le président du groupuscule parti communiste, John Gollan, est interrogé par les journalistes sur les Beatles et leurs origines prolétaires. On lui demande notamment s'il a l'intention de parler du groupe ; prudent, il rétorque :

Nous n'avons pas de ligne politique au sujet des Beatles. Ceux qui les aiment, les aiment. Je serais un politicien téméraire si je disais que je ne les aime pas.

Une prudence que n'a pas un mois plus tard son homologue américain à l'occasion du 40ème anniversaire du *Daily Worker*, fêté au Carnegie Hall de New York : les Beatles sont bien "à gauche", leurs origines sociales le prouvent, ainsi que leur engagement de jeunesse – tout à fait imaginaire – dans la CND.

Dès les débuts de la *Beatlemania*, Sir Douglas-Home prend lui aussi position dans un éditorial du *Daily Express* ; le leader tory pose une question politiquement indécente lorsque l'on connaît les racines des Beatles et leur circonscription d'origine, foncièrement travailliste :

*Gentlemen, pourrions-nous vous convaincre d'être candidats du parti conservateur ?*⁶

Les mois suivants, il répète à l'envi qu'il aime les Beatles (*I like them !*) et se réjouit à la fois de leur rôle d'ambassadeurs outre-Atlantique et de leur capacité à apporter des devises :

⁵ Sondages effectués dans le journal satirique *Punch* de mars à septembre 1964.

⁶ *Daily Express*, 18/11/63, cité notamment dans le livre de P. Norman, *Shout*, op.cit.

*Si n'importe quel pays est en déficit avec nous, je n'ai qu'à dire que les Beatles arrivent (...) Laissez-moi vous dire pourquoi ils ont tant de succès aux Etats-Unis, c'est parce qu'ils sont un groupe de jeunes gens très naturels et très drôles.*⁷

A Cheltenham, le Premier ministre réussit à faire apparaître à ses côtés John Lennon, Paul McCartney et George Harrison, ce qui lui vaut le lendemain une réaction de son concurrent Wilson :

Les conservateurs essaient de faire des Beatles leur arme secrète.

...et des manchettes d'une presse populaire sans nuances :

La perfidie du Premier ministre à Cheltenham/Alec n'est pas un gentleman dit Wilson/La promesse Beatles abandonnée/ Sir Alec rompt son engagement

A la suite à ce "coup" diversement apprécié – notamment dans l'électorat le plus traditionnel des *tories* – les deux grandes formations décident le plus sérieusement du monde de signer un informel *equal time Beatle's Pact*, littéralement un accord d'égalité du temps d'utilisation des Beatles ; l'état-major conservateur ira même jusqu'à parler du syndrome de Cheltenham pour expliquer la défaite cuisante de leur leader quelques mois plus tard ! De toute façon, les Beatles ont convenu avec leur manager qu'il ne fallait plus accepter aucune invitation émanant du monde politique, des ambassadeurs ou des chefs d'état et de gouvernement⁸. Lors d'un meeting au Free Trade Hall de Manchester, le 11 mars 1964, le Premier ministre change de registre et s'essaie à un humour qui ressemble à celui des Beatles dans leurs fameuses conférences de presse. A propos de la tournée américaine des Beatles et de son propre voyage officiel aux Etats-Unis, qui ont lieu conjointement en février 1964, il lance à la presse :

Le président Johnson les aime aussi - nous sommes tout à fait d'accord là-dessus.

Cela sans préciser qu'il a retardé d'un jour son arrivée à Washington pour cause de Beatlemania aux abords de l'aéroport ! Quant à Harold Wilson, grand bénéficiaire des maladresses conservatrices et libérales, il déclare non sans cruauté dans l'émission de la BBC *Panorama* :

Le Premier ministre a des jugements lamentables sur toutes les questions qui concernent la Nation aujourd'hui ; à une exception près. Il apprécie les Beatles et moi aussi.

Cet amour soudain de la classe politique pour les Beatles irrite fortement certains organes de presse, ainsi le *New Statesman*, où Paul Johnson stigmatise les dangers du *Beatlism*, nouveau néologisme après la Beatlemania, et renvoie dos à dos chefs

⁷ *Times*, 17/2/1964.

⁸ La décision aurait été prise en février 1964, soit à la suite de l'affaire de Cheltenham, soit aux Etats-Unis après une soirée désastreuse et humiliante à l'Ambassade britannique de Washington, où les Beatles ont joué le rôle de "fous du roi" pour une assistance curieuse et vaguement méprisante.

travaillistes et conservateurs, accusés de démagogie. Paul Johnson est scandalisé par certaines déclarations d'hommes politiques, pour lesquels les Beatles "annoncent un mouvement culturel parmi les jeunes qui peut devenir une part de l'histoire de notre temps" (William Deedes à Londres devant les jeunes conservateurs). Le culte de la jeunesse est dénoncé avec force par Paul Johnson dans le contexte des élections nationales :

*Désorientés par une société qui change vite, ayant trop peur d'apparaître dépassés, nos leaders se tournent de plus en plus vers les jeunes gens comme guides et mentors – ou pour varier la métaphore – comme des compteurs Geiger capables de les protéger des périls de la sénilité mentale.*⁹

Ce culte de la jeunesse s'accompagne d'une forme de tyrannie qui s'exerce sur les individus un peu passéistes, très vite classés *out of date*. Johnson cite le cas du jazz pour la génération des *angry young men* : ne pas savoir la différence entre Dizzie Gillespie et Fats Waller, entre les techniques respectives de Charlie Parker et de Duke Ellington (!?) exposèrent à l'accusation d'être un "fasciste". Avec la musique pop et les Beatles, c'est encore bien pire, l'ignorant devient le dernier des imbéciles.

De son côté, le leader travailliste et futur Premier ministre n'a en fait pas besoin de convaincre ses auditeurs qu'il "aime les Beatles" : en tant que député d'un district de Liverpool (Huyton), il est *naturellement*, comme tous les électeurs de sa circonscription, un ardent supporter du groupe local devenu célèbre. Le natif du Yorkshire parachuté dans le Lancashire est devenu pour l'occasion un authentique *fellow Merseysider* (gars des rives de la Mersey). C'est d'ailleurs lui qui remet aux Beatles en mars 1964, devant les caméras de la BBC, leur première grande distinction professionnelle, celle du Variety Club of Great Britain. C'est en toute décontraction qu'il parvient à se faire photographier avec le groupe dans le club de Liverpool The Cavern, où les Beatles ont débuté leur carrière ; sa permanence électorale est située non loin de ce petit club autrefois mal fréquenté. Madame Mary Wilson n'est pas en reste et déclare à la presse que les Beatles sont des "garçons charmants" et qu'elle les regarde avec son mari dès qu'ils apparaissent à la télévision ! Il ne faut pas voir dans les propos de Mrs Wilson une basse démagogie électorale ; c'est à travers leurs femme – qui ne résistent pas au charme indéniable des Beatles – qu'un certain nombre d'hommes politiques, d'intellectuels, d'universitaires et de décideurs de toutes catégories vont s'intéresser au phénomène Beatles.

Au-delà de cet avantage possible sur Alec Douglas-Home, Harold Wilson ne donne pourtant pas de lui une image qui puisse séduire les Beatle-maniaques, qu'ils soient ou non inscrits sur les listes électorales. Ce fils de chimiste a fait de brillantes études à Oxford, est devenu à 31 ans membre d'un cabinet et accède au 10, Downing Street à 48 ans. Tout cela en n'apparaissant jamais comme un "intellectuel" et en suivant au sein du parti un itinéraire plutôt centriste. Ce qui le rapproche du peuple – et donc d'une majorité de son électorat – c'est l'image du père de famille tranquille, aux manières ordinaires, qui fume la pipe devant la télévision ou qui

⁹ *The New Statesman*, 28/2/1964. Plutôt à gauche au début des années soixante, Paul Johnson est devenu un journaliste et écrivain ultra-conservateur. Il est en tout cas dès 1964 l'un des journalistes les plus critiques de la Beatlemania. Son article est un morceau d'anthologie.

devise à bâtons rompus avec des jeunes, des ouvriers, des employés. Les Conservateurs sont un peu désemparés par cette nouvelle approche de la politique¹⁰ : ils comprennent mal qu'on puisse faire de la simplicité un gage de modernité, mais ils saisissent en tous cas l'importance désormais essentielle de l'image que l'on donne à travers le prisme déformant des nouveaux médias : la radio et la télévision. L'été de l'année suivante, les *tories* choisissent un nouveau leader issu de la *lower middle class*, Edward Heath. D'origine modeste, ayant fait ses études secondaires au lycée public de Ramsgate, celui que la presse désigne comme un leader à la fois "jeune, dynamique et désagréable" tranche socialement avec la génération précédente du parti – Churchill, Macmillan, Douglas-Home ; il est la réponse appropriée, à la fois aux Travaillistes et aux évolutions de la société britannique.

Le 15 octobre 1964, les résultats sont très serrés¹¹, et certains commentateurs avancent cavalièrement que ce sont les Beatles qui ont fait la différence. Ces derniers n'ont jamais fait de déclaration en faveur d'Harold Wilson, mais ils n'ont jamais caché les points communs qui pouvaient les réunir, et notamment la ville de Liverpool. Seul Brian Epstein rend publiques ses préférences travaillistes ; il envoie même un télégramme vaniteux à Wilson la veille du scrutin :

*J'espère que votre groupe aura autant de succès que le mien*¹² .

Le manager des Beatles pense en effet que les résultats ne peuvent exclusivement s'analyser à la lumière de l'affaire Profumo, des résultats économiques et de l'usure du pouvoir. Mégalomanie grandissante engendrée par la *Beatlemania* ? Liverpool semble pourtant donner raison à Epstein en se démarquant du reste de l'Angleterre : les Conservateurs y perdent quatre sièges sur six ! Quant à la presse étrangère, voici bien longtemps pour elle que le rôle des Beatles ne fait plus aucun doute dans l'issue du scrutin. Quelques jours avant les élections, *L'Express* titre *Wilson ? Tout dépend des Beatles*¹³ et se demande de quel côté penche le groupe...et donc les électeurs !

S'agit-il pour Harold Wilson d'une victoire plus culturelle que politique, à l'instar de celle de son parti en 1945 ?¹⁴ En effet, tout comme Attlee fut en quelque sorte plébiscité par une société modelée par les souffrances de la guerre et entièrement acquise au Welfare State, Wilson incarne le retour à certaines valeurs sociales et civiques (solidarité, défense des minorités, lutte contre la pauvreté, désarmement), sans remise en cause de l'*affluent society* tant vantée par ses adversaires. Si le gouvernement Wilson ne comporte aucune surprise majeure, le poste de Lord Chancellor est attribué à l'avocat Gerald Gardiner, l'un des membres-fondateurs de la CND, connu pour son action au moment de la publication du *Lady's Chatterley's Lover* de D.H Lawrence (1960). Gardiner n'est pourtant qu'un ministre-alibi et rien

¹⁰ Sur Wilson, de Philip Ziegler, *Wilson, the Authorised Life*, Harpers Collins, Londres, 1993. Harold (Lord) Wilson est mort en 1995.

¹¹ 44,1 % des suffrages pour les Travaillistes, 43,3% pour les Conservateurs et des miettes pour les autres formations. Le parti d'Harold Wilson n'obtient que 4 sièges de majorité aux Communes.

¹² cité par Bill Harry, *Ultimate Beatles Encyclopedia, op.cit.*, pages 697-698.

¹³ *L'Express*, 12-19 octobre 1964.

¹⁴ F.Ch.Mougel, *Histoire culturelle du Royaume-Uni, 1919-1959, op.cit.*, page 129.

n'empêchera les Travaillistes de poursuivre la politique nucléaire de leurs prédécesseurs.

Quant aux jeunes et singulièrement aux jeunes "dans le vent", Harold Wilson déclare "les aimer". Il aime les Beatles. Mais qui, au juste, ne les aime pas en 1964 ? Et qui peut raisonnablement prévoir que leur succès annonce, non seulement celui d'autres groupes musicaux mondialement célèbres, mais aussi l'émergence d'une "culture jeune" très éloignée des goûts et des préoccupations des leaders politiques de tous bords ? Pour l'heure, le Premier ministre a bien compris que le groupe de Liverpool incarne à merveille le "réveil" d'une Jeune Angleterre, dynamique, entreprenante et capable de s'exporter à l'étranger. Cela vaut bien une récompense officielle.

Les Beatles décorés par la Reine (1965)

Un an plus tard, en juin 1965, alors que les Beatles sont devenus mondialement célèbres, Sa Gracieuse Majesté Elisabeth II se charge, sur proposition du Premier ministre, de décerner au groupe de Liverpool la distinction MBE (membre de l'ordre de l'Empire britannique), équivalent anglais de la Légion d'honneur. Du jamais vu pour de si jeunes artistes, *a fortiori* dans le domaine des variétés populaires ! La nouvelle surprend quelque peu, même si une campagne de presse, dès le mois de mars, réclame déjà que le gouvernement "honore" les Beatles¹⁵, tandis que de nombreuses lettres affluent au Palais de Buckingham en provenance d'Angleterre, du Commonwealth et des Etats-Unis. Choqués, des titulaires MBE renvoient leurs décorations¹⁶, mais ils apparaissent alors à contre-courant de l'histoire ; lorsque le colonel Frederick Wragg retourne sa médaille et affirme que les Beatles sont "stupides" et "vulgaires", il ne parle qu'au nom de quelques gardiens du temple des traditions de l'Empire, devenus en ces temps de Beatlemania les nouveaux anti-conformistes ! L'écrivain Richard Pape émeut à peine les autorités lorsqu'il écrit que l'Angleterre "tombe encore plus bas dans le ridicule et le mépris sur le plan international" ; il passe définitivement pour un auteur du passé.

Harold Wilson, qui méprise certainement de tels propos, projette à travers les Beatles l'image d'une Angleterre jeune, moderne, dynamique et qui sait aussi se vendre à l'étranger : le groupe est officieusement remercié de sa contribution au solde du commerce extérieur britannique¹⁷. Quant à la famille royale, la presse a déjà remarqué en 1963 l'intérêt que celle-ci portait aux Beatles. Le 6 juillet 1964, la soirée de gala pour la Royal World Premiere du film *Hard Day's Night*, dont les Beatles sont

¹⁵ *Melody Maker*, numéros de mars 1965.

¹⁶ Evénement largement commenté dans la presse anglaise du mois de juin 1965 : l'auteur Richard Pape, quelques militaires à la retraite, des héros de la RAF et de la Seconde guerre mondiale (Paul Pearson), des Lords célèbres renvoient leur décoration. Certains déclarent d'ailleurs bien aimer les Beatles, mais ne comprennent pas qu'on leur donne une telle distinction.

¹⁷ Les autorités n'ont jamais déclaré officiellement que les Beatles étaient décorés en raison de leur contribution au commerce extérieur britannique. En revanche, les Beatles ont devancé -non dans humour- celles-ci en déclarant à la presse : "S'il avait été clairement énoncé que la reine nous félicitait de notre large contribution au redressement du commerce extérieur, je vous garantis que tout le monde aurait applaudi, y compris les porteurs de cette distinction aujourd'hui si chatouilleux." (cité par Peter Brown et Steve Gaines dans *Yesterday, les Beatles, op.cit*, page 186).

les vedettes, est un authentique événement mondain. Les photographes de la Couronne sont mobilisés en raison de la présence de la princesse Margaret, qui cultive une passion sincère pour les quatre gentils prolétaires du Nord.

Les Beatles ont semblé assez désorientés par la nouvelle de leur décoration. Dès le lendemain, ils donnent une conférence de presse¹⁸ sur le sujet au Twickenham Film Studio de Londres. George, Ringo et Paul sont étonnés et ravis à la fois, John est beaucoup plus critique. D'une part, il estime que la distinction est généralement attribuée aux militaires qui, dit-il, "gagnent les guerres"¹⁹, d'autre part, il accepte mal que le manager, Brian Epstein, ait été "oublié" par la Reine²⁰.

L'investiture proprement dite, le 26 octobre 1965, est l'un des principaux événements médiatiques de l'année. Une foule joyeuse se rassemble autour du Palais et crie *God save the Beatles !*. Les photographies des Beatles en compagnie de la Reine, puis posant devant la presse avec leurs distinctions font le tour du monde. Mal à l'aise, John Lennon tire la langue sur les clichés et n'oubliera jamais cet événement. Par provocation un peu puérile, il "révélera" à *L'Express*²¹ cinq ans plus tard que les Beatles ont fumé ce jour-là de la marijuana dans les toilettes du Palais de Buckingham. Propos qui se veulent provocants²² de la part d'un homme révolté qui vient de rendre sa décoration²³, mais qui traduisent le profond malaise de ces jeunes gens désormais respectés par l'Establishment londonien.

Les Beatles se sortent finalement de l'expérience MBE avec une certaine élégance et un humour très...britannique. La conversation avec la Reine est assez surréaliste, chacun répondant aux questions de Sa Majesté par de gentilles plaisanteries empruntées au *nonsense*, tandis que Paul McCartney lance aux journalistes qui lui demandent ce qu'il va faire de sa médaille :

*...ce que vous faites habituellement avec des médailles. Les mettre dans une boîte.*²⁴

¹⁸ *Daily Mail*, 12/6/1965.

¹⁹ Nombreuses déclarations à la presse de John Lennon sur le sujet, compilées dans les diverses encyclopédies des Beatles. La plupart sont assez sulfureuses : "je pensais que les gens donnaient ces trucs à ceux qui conduisent les chars, gagnent les guerres (...) on a eu les nôtres pour du divertissement. Je dirai qu'on les mérite davantage".

²⁰ Brian Epstein, qui aime les honneurs, est désespéré de ne pas être décoré et se persuade que c'est en raison de son homosexualité et de ses origines juives.

²¹ *L'Express*, 22-28 mars 1970. Le magazine de F.Giroud et J.J Servan-Shreiber sera toujours en phase avec la Beatlemania des années soixante.

²² Un débat continue à agiter tous les biographes des Beatles. Nous nous rangeons pour notre part du côté des défenseurs de la thèse de la provocation tardive. Cela dit, les Beatles ont probablement fumé de la marijuana *avant* de se rendre à Buckingham Palace, drogue qu'ils consomment depuis 1964.

²³ John Lennon renvoie sa décoration en 1969 pour protester contre la politique étrangère du gouvernement Wilson, notamment le soutien à la guerre américaine du Vietnam.

²⁴ Deux conférences de presse du 12/6/65, la première à Buckingham, la seconde au Saville Theatre, où les Beatles apparaissent assez tendus. Les extraits principaux sont archivés dans la plupart des films et vidéos consacrés à l'histoire des Beatles et l'événement a été photographié par Dezo Hoffman. (*With the Beatles, op.cit.*)

La conférence de presse qui suit la remise de décoration est d'ailleurs un modèle du genre, car les Beatles se sortent en quelques phrases du piège tendu par l'Establishment. Les mots prononcés par Paul McCartney sur la Reine sont à la fois affectueux et irrévérencieux, ce qui rend définitivement les Beatles sympathiques aux médias :

Elle est charmante, super. Elle était très amicale. Elle était un peu comme une maman pour nous.

Décidément, quelque chose est bien en train de changer dans les rapports entre la jeunesse et l'Establishment. Tandis que la jeunesse insolente, incarnée par les Beatles, est à la fois reconnue par la presse, le Premier ministre et la Reine, les "décideurs" – dans tous les domaines – prennent tout à fait conscience du nouveau rôle de la jeunesse, politique, social, économique. Loin d'être bridé, et c'est là une véritable spécificité britannique, ce rôle va être largement soutenu, encouragé, jusqu'à risquer la démagogie ou le ridicule. Pour les financiers, il importe peu d'être taxés de "profiteurs" ou de "démagogues" : les Beatles sont le produit culturel le plus rentable du siècle, et la "campagne américaine" de 1964 confirme très largement cette appréciation.